

A sa dernière visite aux gens de ce poste, le missionnaire a eu la consolation d'en aggréger le plus grand nombre à la société de tempérance et à celle de la propagation de la foi.

Si, comme on a lieu de l'espérer, les terres de la couronne dans le Saguenay sont bientôt concédées, il s'y portera une population considérable qui y rendra nécessaire la résidence d'un ou de plusieurs prêtres.



RAPPORT

SUR LES

M I S S I O N S

DU

DIOCESE DE QUEBEC,

QUI SONT SECOURUES PAR L'ASSOCIATION DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

~~~~~  
JUN 1843, N<sup>o</sup>. 5.  
~~~~~



~~~~~  
QUEBEC :

DE L'IMPRIMERIE DE J. B. FRÉCHETTE, PÈRE.  
IMPRIMEUR-LIBRAIRE, N<sup>o</sup>. 13, RUE LAMONTAGNE.

~~~~~  
Avec Approbation des Supérieurs.

MISSION DE LA COLOMBIE.

NOUS avons maintenant la certitude que MM. Langlois et Bolduc sont enfin rendus dans cette mission (*). Partis de Boston le 12 septembre 1841, ils ne sont arrivés que le 15 septembre de l'année suivante au fort Vancouver, ayant été obligés de faire de longues pauses le long de leur route, surtout à Valparaiso et aux isles Sandwich, en y attendant des occasions. Voilà donc que le nombre des missionnaires de la Colombie se trouve doublé. Mais qu'est-ce que quatre prêtres pour les milliers de tribus sauvages qui habitent cette vaste étendue du pays? Nous croyons pouvoir annoncer avec confiance que bientôt plusieurs membres de cette société généreuse, qui a fourni des apôtres et des martyrs à toutes les missions du monde, voleront à leur secours, pour les aider dans la pénible mais noble tâche de retirer de l'infidélité et de la barbarie tant de peuples malheureux, et de les faire participer aux bienfaits du christianisme.

Les relations suivantes nous apprennent qu'à la Colombie comme à la Rivière-rouge, les missionnaires ont à lutter sans cesse contre l'erreur, qui s'efforce, par toutes sortes de moyens, de s'opposer aux progrès de la vérité parmi les sau-

(*) Voir le rapport No. 4, page 77.

vages. Mais il est facile de voir que la lutte est toute en faveur de la religion catholique, ainsi que des protestans qui ont été sur les lieux en ont fait la remarque. Aussi paraît-il que plusieurs ministres méthodistes, désespérant du succès, ont quitté la partie avec leurs familles, pour aller exercer leur zèle ailleurs, et que ceux qui restent, perdant peu à peu leur influence, n'auront rien de mieux à faire qu'à suivre l'exemple des premiers, ou à se borner, faute de mieux, à exploiter les ressources temporelles qu'offre le pays.

Lettre de Mr. Blanchet à Mgr. l'évêque de Québec.

St. Paul de Wallamette, 17 février 1842.

Monseigneur,

Privé de l'avantage inestimable de voir Votre Grandeur et de m'entretenir avec elle, je me trouve cependant heureux dans mon éloignement de pouvoir faire par lettre ce que d'autres ont le bonheur de faire en personne.

.....

Nous n'avons pu nous rencontrer, Mr. Demers et moi, que deux fois depuis un an, la première fois dans le mois de mai, et la seconde au commencement de décembre dernier. Votre Grandeur peut juger de la peine que nous éprouvons de nous voir si long-temps éloignés l'un de l'autre, nous qui aurions si souvent besoin de nous réunir pour nous consulter dans nos embarras, et

pour ranimer notre courage que des difficultés continuelles tendent à paralyser. A notre dernière entrevue, M. Demers ne se plaignait plus de l'engourdissement qu'il ressentait auparavant à un bras. Quant à moi, j'avais conçu de l'inquiétude au sujet d'une pesanteur de tête que j'éprouvais depuis plusieurs mois et qui par fois me faisait craindre de chanceler. Le mal me parut assez sérieux le 1er. du courant; mais le lendemain, jour de la Purification de la Ste. Vierge, m'étant recommandé d'une manière spéciale à cette bonne mère, j'en ai été délivré, et je ne m'en suis pas senti depuis.

J'ai la douleur d'informer Votre Grandeur que ce bon M. Kitson, bourgeois du fort Nesqually, qui se montrait toujours si obligeant à l'égard des missionnaires, lorsqu'ils allaient visiter son poste, est décédé le 25 décembre dernier, à Vancouver, où il s'était fait transporter pour y recevoir les soins réclamés par l'état de sa santé depuis long-temps chancelante. Il était un des principaux membres de notre troupeau, auquel il donnait l'exemple de la plus sincère piété. Sa mort, comme sa maladie, a été des plus édifiante.

J'ai eu le plaisir d'entretenir plusieurs fois sur nos missions sir George Simpson qui a été député ici par l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson, pour prendre connaissance de l'état du pays: et il a compris que c'est l'intérêt de cette compagnie de les favoriser de tout son pouvoir, comme vous le verrez dans le rapport qui accompagne la présente.

L'établissement de Wallamette à été favorisé d'une riche récolte l'année dernière, et je crois qu'on peut porter à 25000 minots la quantité de blé qu'il a produit. Les colons vendent ce grain 3s. le minot à la compagnie, qui l'exporte aux isles Sandwich. On peut juger par là des avantages qu'offrirait notre colonie à ceux qui viendraient s'y établir.

Nous avons tâché depuis un an d'étendre les bornes du royaume de J. C. parmi les infidèles, et d'affermir son empire dans le cœur des domestiques de la foi et des néophytes de nos établissements. Grâce à Dieu, nous avons réussi, malgré les obstacles sans nombre que nous avons eu à vaincre pour y parvenir. Un des grands obstacles que nous éprouvons à Wallamette et à Cowlitz vient de la grande dispersion des habitations, laquelle ne permet pas aux femmes et aux enfans, s'ils sont un peu éloignés, de venir tous les jours aux instructions à la chapelle. Les hommes sont retenus dans la saison des semences et des récoltes et dans celle des pluies; et les femmes qui ont le ménage à faire, leurs vaches à traire, &c. ne peuvent guère abandonner leurs maisons dans la belle saison. Nos courses nuisent encore au progrès que nos catéchumènes et nos néophytes pourraient faire dans la voie du salut. Pendant notre absence, plusieurs oublient ce que nous leur avons enseigné, et notre troupeau sans pasteur est exposé à la fureur des loups. Voilà un des grands sujets d'inquiétudes qui nous assaillent dans nos voyages.

Quoiqu'il en soit, pour arrêter ou pour prévenir les ravages de l'erreur parmi les sauvages, nous nous sommes mis en route pour voler à leur secours. Votre Grandeur apprendra avec consolation que Dieu a daigné bénir nos travaux et donner de l'accroissement au grain de la parole de vie. Le nom adorable de Jésus a été annoncé à de nouvelles peuplades vers le nord : Mr. Demers a porté ses pas jusqu'au fort *Langley*, sur la rivière *Fraser*, et il a donné le baptême à plus de 700 enfans dont plusieurs jouissent déjà du fruit de la grâce qui les a régénérés. D'un autre côté, l'hérésie a été forcée dans ses retranchemens et obligée de nous laisser le champ libre au village de la rivière *Tlackemas* qui résiste, depuis le mois de mai de l'année dernière aux efforts et aux insinuations perverses d'un faux apôtre. Le village de la chute de *Wallamette* et celui des *Cascades* ont aussi entendu la voix de notre mère, l'église catholique. J'envoie à Votre Grandeur une relation des visites que j'ai faites à ces trois villages et ailleurs. Elle y verra les difficultés que nous avons à surmonter du côté des ministres méthodistes, et aussi du côté des sauvages qui sont, la plupart du temps, d'une indolence désespérante.

C'est à la puissance et à la miséricorde de notre Dieu ; c'est à l'intercession toute puissante de la sainte Vierge que nous sommes redevables de nos faibles succès. Et vous membres de la pieuse et admirable association de la propagation de la foi, voilà votre ouvrage. La ferveur de vos prières et le mérite de vos bonnes œuvres ont touché le cœur de Dieu. Vous leviez les

;

main au ciel, pendant que nous combattions dans la plaine ; et comme d'autres Moyses, vous avez fait pencher la victoire de notre côté. Continuez sans vous lasser de prier pour nous, de nous soutenir au milieu de nos combats ; car nos ennemis sont nombreux et infatigables ; et nous, nous ne sommes que de faibles roseaux exposés à de grands dangers, et à nous perdre au milieu de la mêlée, en voulant sauver les autres.

Monseigneur, nous avons planté et semé ; c'est à Dieu qu'il appartient de donner l'accroissement. Nous espérons que le grain de sénevé produira dans son temps un grand arbre à l'ombre duquel viendront se reposer les différentes peuplades sauvages du pays, quand des hommes apostoliques pourront demeurer au milieu d'elles et y entretenir le feu de la charité qu'ils y auront une fois allumé. Quelque consolans que soient les petits avantages que nous avons obtenus parmi les blancs et les sauvages, nous n'espérons retirer de fruits durables de nos travaux que lorsque quelque prêtre pourra se fixer auprès d'eux pour les fortifier dans leurs bonnes dispositions. Les sauvages auxquels nous avons affaire ici ne sont pas aussi zélés et aussi dociles que le sont ceux de quelques autres coins du pays. Cependant les bonnes dispositions dans lesquelles nous les voyons, nous donnent l'espoir qu'avec de la persévérance et le secours de la grâce de Dieu, nos efforts pour leur conversion ne seront pas inutiles.

J'ai l'honneur, &c.

F. N. BLANCHET, Ptre. Mis.

Mission au village sauvage de la chute de Wallamette.

Votre Grandeur sait déjà (a) comment le Seigneur m'ouvrit la porte de la rivière *Tlakémas* par la conversion subite du chef Pophoh, en février 1841; comment je fis mon entrée chez les sauvages de ce poste, en me rendant à Vancouver le 11 mars suivant. J'avais baptisé 11 enfans et un adulte: j'avais distribué des croix, des chapelets, des images, &c.; car un sauvage ne se croit des nôtres et attaché à notre foi que lorsqu'il est couvert de ces insignes. C'est lorsqu'il les demande qu'il commence à se convertir.

Pophoh était revenu à Wallamette au commencement d'avril, tant pour s'affermir dans ses principes que pour obtenir quelques privilèges qui lui donnassent de l'importance dans son village. Il partit fort content avec un pavillon rouge, ayant une croix au milieu. Les sauvages aiment singulièrement à voir flotter au milieu de leurs villages l'étendard de la croix, au grand regret des ministres protestans qui voudraient l'abattre.

Le 29 avril, je descendis au village de Wallamette, que je n'avais visité encore qu'en passant. Je désirais y donner une mission pour y allumer le divin flambeau de la foi. Ce village est situé au bas de la chute qui se trouve à mi-chemin entre Vancouver et l'établissement de la vallée de

(a) Monsgr. n'a reçu aucune relation sur cet événement.

Wallamette. Sur la rive droite s'est établi, depuis l'autonne de 1840, le prétendu ministre Waller, qui réclame le pays d'alentour comme celui de son apostolat. Il avait fait peu de progrès au village de la chute; mais il était un peu mieux goûté à l'autre village où Pophoh, adepte du ministre Perkins, établi aux grandes dalles sur la Colombie, cherchait à primer, par le moyen de la doctrine, des habits et des livres de ses ministres, dont il était abondamment fourni.

Ce fut la croix à la main et la prière dans le cœur, que je m'approchai de l'empire de Satan. En haut et en bas de la chute se voient les emplacements des grands villages que les fièvres de 1830 ont entièrement dépeuplés. Arrivé au village de la chute, qui consiste en 4 à 5 loges, je fis connaître le but de ma visite, et désirai voir le chef Weramus; mais il me fit répondre que je pouvais aller faire visite ailleurs; que pour lui et les siens leur parti était pris, et qu'ils pouvaient se passer de moi. J'appris bientôt que choqué de ce que j'avais visité le village de Tlakémas avant le sien, ce chef s'était fait méthodiste: ce qui lui avait valu pantalons, capot, chemises, de la part du ministre Waller.

Cependant les sauvages me paraissaient assez bien disposés. Je leur exprimai la peine que j'éprouvais de la conduite de leur chef qui s'était vendu comme un esclave. Mes paroles furent rapportées au chef qui, blessé au vif, vint, la dague à la main, pour s'expliquer avec moi. Je le reçus bien et le plaignis du malheur qu'il avait eu de vendre son cœur. Sa réplique me fit com-

prendre qu'une foule de calomnies avaient été lancées contre moi par un esprit de jalousie que les faux apôtres appellent, eux, *esprit évangélique*. Il s'apaisa cependant, et me demanda des habits et des croix, &c. Je lui promis qu'il serait satisfait ; il partit content, et je bénis la providence du résultat de cette entrevue. Le soir, je n'avais que 5 à 6 individus pour réciter la prière, suivie de chant et d'une instruction en jargon *tchinouck*.

Le second jour, je ne pus célébrer les saints mystères, tant à cause de la pluie, que faute d'un local ; mais je préparai un autel pour le lendemain, dimanche. Je reçus et je fis des visites, distribuant du pain avec les paroles du salut. Il fallait étudier les caractères, sonder les dispositions et ne rien presser. Il y eut instruction et chant de quelques cantiques que quelques-uns avaient appris de Pophoh. La foule ne fut pas grande.

La célébration de la messe du dimanche rendit le 3e. jour de ma visite plus solennel. Les ornemens de l'autel et les cérémonies imposantes du culte catholique étaient bien plus propres à captiver l'attention des sauvages que la froide et insignifiante cérémonie du ministre Waller. La création du monde, la chute d'Adam, la promesse d'un Sauveur, sa venue, sa vie, sa mort pour notre salut, furent expliqués ce jour-là et les suivans, au moyen de l'interprète Weramus. En vain le ministre tenta-t-il d'attirer les sauvages. Il était venu mesurer ses forces ; sa défaite fut complète. Comme un autre David, je

n'avais pas reculé devant ce nouveau Goliath, car je marchais au nom du Seigneur. Mais que cette opposition de sa part me fit faire de bien tristes réflexions sur les suites funestes de la prétendue réforme et sur l'aveuglement d'hommes, estimables d'ailleurs, qui se perdent eux-mêmes, et cherchent à entraîner tant d'âmes dans leur chute.

Le quatrième jour, ainsi que les suivans, il y eut messe, instruction, prières, &c. Pophoh arriva avec quelques-uns des siens, et raconta qu'il avait arboré un pavillon, les dimanches, jusqu'à ce que Mr. Waller l'eût fait abattre, dans un saint emportement, disant qu'il ne voulait plus l'avoir sous les yeux. Cet assaut sur la propriété indienne, le jour de la paix, lui attira des contretemps. Cette conduite du ministre a été blâmée même par les siens. Un zèle aussi fanatique contre le signe de la rédemption, scandalisa ces infidèles auxquels il avait à prêcher le mystère d'un Dieu mort pour nous sur la croix. Je consolai mon sauvage en lui faisant voir ce que cet acte renfermait d'indignité et de contradiction.

Mes sauvages, quoique difficiles à rassembler, commençaient à faire quelques progrès dans le chant et les prières. Les heures s'écoulaient à expliquer *l'échelle catholique*, à montrer le signe de la croix, l'oraison dominicale, les commandemens de Dieu, &c., ainsi que le chant des cantiques, les noms des sacremens et la manière de baptiser. Mais peu touchés des vérités saintes que je leur annonçais, mes pauvres sauvages se rendaient avec nonchalance aux instruc-

tions. Il fallait renouveler l'appel, les aller chercher : encore n'aimaient-ils pas à être forcés : *Vas-t'en*, disaient-ils, *j'irai tantôt*. Je priais le Seigneur de jeter sur ces pauvres infidèles des regards de compassion, d'éclairer leur esprit et de convertir leurs cœurs, de ne pas permettre que des âmes créées à son image, le prix du sang de son Fils, devinssent la proie des flammes éternelles. Cette prière dans la bouche d'un St. François-Xavier aurait eu bientôt son effet. Le zèle ardent, la parole de feu de ce modèle des missionnaires eussent embrasé du feu de l'amour divin ces cœurs durs et insensibles ; mais moi, ma prière était si faible, si languissante, mon zèle si peu ardent ! Avant mon arrivée, on avait répandu le bruit, parmi les sauvages, que s'ils m'écoutaient, la chute allait s'abîmer, qu'ils allaient mourir, &c. Ces bruits s'accréditaient parmi eux, sans doute par le zèle du ministre ; en sorte qu'un grand nombre n'osaient plus venir m'écouter, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je réussis à dissiper ces craintes et à les attirer à mes instructions. Ils finirent par se moquer de ces bruits, disant : " Ils ne sont pas bons ceux qui nous menacent de la sorte."

J'eus bientôt la consolation de voir ces pauvres sauvages faire le signe de la croix, l'offrande du cœur, nommer les sacremens, réciter ou plutôt chanter le *benedicite* et les grâces, réciter les paroles du baptême. Ils paraissaient répéter avec satisfaction : " Dieu, notre père au ciel, le prêtre, notre père sur la terre." *Sahalé tayé nsaïka Papa sahalé nsaïka Papa Tropa Eléhé*. Je fis mes recommandations sur les

prières à faire chaque jour et sur les réunions du dimanche. Ils me parurent assez disposés à suivre mes avis pendant mon absence. C'était le dernier jour de ma mission.

Au milieu d'une instruction, je vis entrer des sauvages étrangers qui furent frappés de l'appareil de l'autel, des ornemens, de mes vêtemens, &c. Leur ministre, M. Frost, disaient-ils, était loin de leur montrer des choses pareilles. Ils me prièrent de visiter leurs terres. Je leur dis que je tâcherais de les satisfaire : ce que je n'ai pas encore pu accomplir. J'appris ce jour-là que le grand chef Kainso, dont les sujets résident en bas de Vancouver, avait dit à ses gens : " Suivez le prêtre, vous autres, si vous l'aimez ; pour moi j'ai été trop mauvais ; je ne suis pas capable de changer ; je mourrai de même." Celui qui me fit ce rapport ajouta que 17 de sa nation étaient pour nous. On me donna aussi des nouvelles consolantes du chef des cascades qui faisait auprès des siens l'office d'un apôtre. C'était *Tamakoun*. Il avait reçu nos instructions à Vancouver, et le temps me manquait pour aller visiter sa tribu.

Le lendemain, avant mon départ, je fis le recensement de la tribu, et j'y trouvai 10 familles, dont une pour M. Waller, et deux hommes indécis. Le tout donne environ 40 âmes. Je distribuai, avant mon départ, toutes mes provisions, au risque de m'en passer.

Tel fut, Monseigneur, le résultat de la mission de 7 jours que je fis aux sauvages de la chute de

Wallamette, où je baptisai 11 enfans. Et voilà 10 mois que je n'ai pu leur donner de mission. Pendant ce temps, ils ont été exposés à mourir sans baptême, à oublier ce qu'ils avaient appris et à retomber dans l'infidélité. C'est un malheur dont nous aurons à gémir, jusqu'à ce qu'on puisse établir une mission permanente parmi les sauvages. Ceux de la chute sont généralement bons et pacifiques. Je ne les crois pas voleurs, comme quelques-uns le disent. Leur amour pour la religion perce à travers l'indolence qui fait le caractère des Indiens. Ils aiment la justice et se plaignent beaucoup quand on en manque à leur égard. Ils aiment aussi les présens et ne cessent de demander.

Mission au village de la rivière Tlackemas.

J'avais le cœur serré, Monseigneur, d'être obligé de quitter des catéchumènes aussi barbares que ceux que je laissais à Wallamette; car ce n'est pas en si peu de temps qu'on peut leur apprendre la religion qui doit les changer. Weramus me donna un guide et un canot pour remonter la rivière Tlackemas, qui n'est qu'à 2 milles de la chute sur la rive droite de la Wallamette. A mon arrivée dans cette autre partie de l'empire de Satan, je m'attendais bien qu'il ferait jouer tous les ressorts de son infernale malice pour me nuire ici comme à la chute. J'avais plus à gagner et aussi plus à combattre. Le ministre Waller me voyait entrer dans sa ber-

gerie; j'en avais le droit, puisqu'il n'était pas le véritable pasteur.

Le village est situé sur la rive gauche de la rivière qui n'a guères qu'un arpent de large. Sur la rive droite on voit la trace d'un grand village que la fièvre de 1830 a fait disparaître. Celui que je visitais ne contenait plus que 15 loges longues d'environ 24 pieds sur 20. Autrefois les maisons étaient hautes et solides; mais depuis que les fièvres ont fait ravage, on s'attend à mourir de jour en jour; et voilà pourquoi, disent ces pauvres sauvages, on ne prend plus la peine de bâtir. On voit encore en arrière du village des traces de longues files de loges qui couvraient ce terrain: la plus longue en arrière mesurait 157 pas de longueur. Les sauvages étaient alors nombreux, vindicatifs, s'égorgeant les uns les autres, pendant le sommeil, le repos, &c. Tel était le village de Tlakemas avant 1830.

C'était le 6 mai 1841. La prière se fit le soir chez Pophoh. Le lendemain matin, un grand nombre de sauvages assistèrent à la messe. Le fermier de Mr. Waller, qui suivit mon instruction, convint que ce que j'avais dit était bon, quoiqu'il s'agit de crucifix, d'images, &c., dont lui et ses maîtres blâment fortement l'usage. Je fis des visites et des présens pour m'attirer la confiance, et il fallut en faire jusqu'à manquer de provisions.

Le second jour de ma mission était un samedi, jour de l'apparition de St. Michel. J'avais besoin de la puissante intercession de la Ste.

Vierge et du glorieux Archange, pour soutenir le combat ; mais aussi mon jeûne corporel devait donner des forces à mon âme. Après la messe et l'instruction, comme j'étais environné de plusieurs sauvages, je vis entrer le ministre Waller suivi de son fermier. Il me témoigna son mécontentement de ce que je venais, en intrus, disait-il, prêcher les sauvages de sa juridiction, qu'il instruisait *tous les dimanches*. Ma réponse fut que ma mission dans la Colombie n'exceptait aucune partie du pays ; que, ne le considérant pas comme véritable envoyé, mon devoir était de désabuser les sauvages des fausses doctrines qu'il leur enseignait. On passa d'un point à un autre ; je lui répondis patiemment ; mais je m'aperçus qu'il était sérieux et blessé. Les sauvages nous entouraient et écoutaient avec intérêt, étant bien aises, disaient-ils, de connaître une bonne fois quelle était la meilleure route. Le chef Katamus va chercher l'échelle évangélique (*) de son ministre, et l'étend à côté de la mienne : les sauvages voient de leurs yeux que la religion de ce pauvre M. Waller ne commence pas à J. C. Ils lui reprochèrent de les menacer sans cesse de la fièvre, de la maladie, de la mort, &c. Ne voulant pas convenir d'avoir fait ces menaces, tous le démentirent. Alors ne se possédant plus, il prend son chapeau et sort brusquement, laissant les sauvages fort scandalisés de son emportement et de la faiblesse de ses raisons. Plusieurs l'abandonnèrent dès lors et lui firent dire de venir chercher son échelle. . . . Je rendis à Dieu bien

(*) Le ministre Waller s'était servi de l'échelle composée par Mr. Blanchet, pour en faire une de sa façon.

des actions de grâces du résultat de cette conférence.

M'étant aperçu que les principaux de la tribu étaient jaloux de ce que je donnais les instructions dans la loge de Pophoh, qui était étranger dans le village, je préparai l'autel à côté de ma tente, et l'on n'eut plus d'objection à m'écouter. Cependant le mécontentement éclata de nouveau, parce que j'avais chargé Pophoh de distribuer des provisions et d'arborer le pavillon, et je fus sur le point de perdre tout le fruit de mes travaux. Je me recommandai instamment à Marie, et parvins à rétablir le calme, en faisant consentir Pophoh à ne rien recevoir en public, l'assurant qu'il aurait sa bonne part en particulier et la première place dans mon cœur. Je fis ainsi peu à peu renaître cette confiance qui devait m'aider à conquérir les âmes.

Dès le quatrième jour de ma mission, j'avais gagné 12 loges. Je bénissais le Seigneur d'un succès si inespéré. La conduite du ministre y avait coopéré. Cependant le cinquième jour, dès 9 heures du matin, mes sauvages se mirent au jeu avec des sauvages *Molalis* qui, quoique peu éloignés, parlent une autre langue, et ne finirent qu'à 5½ heures de l'après-midi. Dans la passion que ces barbares ont pour le jeu, ils jouent leurs habits, ceux de leurs femmes et de leurs enfans. Il m'était impossible de maîtriser cette fureur pour le jeu. Un vieux chef du nom de Wikaïte vint se mêler au petit nombre de ceux que j'instruisais, à ma tente, pendant les jeux, et s'obstina, pendant trois heures, à ne vouloir entendre aucune

raison ; mais enfin il abandonna les drapeaux du ministre auquel il ne resta plus que trois loges.

La tiédeur et l'indifférence de mes sauvages m'allarmaient beaucoup. La passion pour le jeu les détournait de mes instructions. Mr. Demers à qui j'avais écrit, pour qu'il vînt me remplacer, n'arrivait pas. Etant obligé de remonter à St. Paul, je m'affligeai profondément de ce que j'étais forcé de laisser mes chers sauvages si peu instruits et exposés aux séductions du ministre qui cherchait à les gagner, à force de présens.

Enfin il me fallut partir le 15 mai, sans avoir vu Mr. Demers à qui j'avais pourtant bien des choses à communiquer. Je lui laissai quelques notes et je me rendis à St. Paul assez tôt pour y faire l'office du dimanche. Mr. Demers étant arrivé, le mardi suivant, au village de la chute, y continua ma mission jusqu'au dimanche, et alla ensuite au village de la Tlakemas, où je pus aller le rencontrer le 24. Nous réussîmes à gagner le chef Katamus qui résista long-temps malgré les instances de Kainso, son beau-frère, et de ses amis. Ce chef était le coryphée du parti du ministre Waller à qui il ne restait plus qu'une loge sans influence. Je repartis pour St. Paul, laissant Mr. Demers pour continuer la mission.

Mission à Vancouver.

Le 1er. septembre, commença la mission de Vancouver, qui consistait à dire la messe tous les

jours dans la chapelle du fort, à faire le catéchisme, le matin, aux filles et aux femmes qui y résident, et l'après-midi, à celles du dehors, y compris nos enfans de l'école. La prière publique se faisait tous les soirs, et était accompagnée d'exhortations, de lectures et du chant des cantiques. J'avais en outre des sauvages à recevoir, des enfans à baptiser, des adultes à instruire, des malades à visiter, &c.

Dans une visite que je fis au commodore Wilkes, qui commandait l'escadre américaine envoyée pour explorer la rivière Colombie, j'appris qu'il avait appelé *Cross Island* une île où il avait trouvé une croix plantée. Le Dr. Holmes et M. Walden, l'un chirurgien, et l'autre trésorier de l'escadre, prenaient plaisir à assister à la prière du soir. Ces messieurs pouvaient ignorer quels progrès faisaient les ministres ; mais les nôtres étaient apparens. Dans une de leurs visites, ils me laissèrent chacun un billet de 10 piastres pour la mission.

Le commodore se rendit le dimanche à la messe, avec le gouverneur McLaughlin, accompagné de plusieurs de ses officiers, ainsi que du Dr. Holmes et de Mr. Walden. Ces MM. ne se retirèrent qu'après le baptême donné à un enfant de Mr. Douglass.

Mr. Kitson, toujours attaché à son lit de douleur, eut la consolation d'entendre la messe et de recevoir la sainte communion. Le samedi suivant, le ministre Hins arriva au fort. Je le croyais appelé pour donner l'office à l'escadre

américaine; loin de là, il ne fut pas même invité au dîner donné au commodore et à ses officiers.

Le dimanche suivant, à part l'absence du commodore, fut aussi solennel que le précédent. Ayant réussi à traduire les prières en grand *Tchinouk*, je rendis des actions de grâces au Seigneur pour le succès d'un travail que j'avais tant de fois essayé en vain. Je possédais, en cette langue, le signe de la croix, l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des apôtres, les commandemens de Dieu et de l'église. Le temps me manqua pour traduire les autres prières. Mais j'en avais assez pour m'encourager à monter aux Cascades, visiter le bon chef Tamakoun et sa tribu qui n'avait pas encore vu de prêtres chez elle.

Mission aux Cascades.

Ayant acheté un canot d'écorce, je partis le 14 septembre pour les Cascades. Le 16, nous fûmes assaillis par une violente tempête qui nous obligea de relâcher. Ce contre-temps me contrariait beaucoup. Cependant les vœux que j'adressais au ciel furent exaucés; ayant pris une autre route, nous arrivâmes à 2 milles du campement sauvage. Dans l'empressement que j'avais d'évangéliser ces pauvres infidèles, je voulus me rendre à pied immédiatement; mais ne connaissant pas la route, l'obscurité me força de revenir sur mes pas. Le lendemain, laissant mes gens monter les rapides en canot, je me

rendis au camp par un sentier tracé sur la rive droite. J'arrivai chez ces idolâtres sur les 8 heures du matin, armé du signe de notre salut. Le bon Tamakoun vint au-devant de moi pour me donner la main: d'autres l'imitèrent. Après cet accueil, je fis élever ma tente, et me mis en frais de visiter les loges éparses sur la grève. Le soir, je commençai à expliquer l'échelle catholique, &c., en présence de 40 personnes qui se rendirent auprès de moi au son de la cloche. Ce nouveau village, que je voulais conquérir à J.-C., se composait d'une trentaine de familles. Il ne s'y trouvait que des jeunes gens, tous les anciens ayant été moissonnés par les fièvres.

Le dimanche, la grand'messe se chanta au milieu d'un grand concours composé d'hommes, de femmes et d'enfans, qui se tenaient dans un silence respectueux, je devrais dire religieux, quoique la plupart vissent un prêtre pour la première fois. Tamakoun me dit que ceux de la rive gauche qui avaient embrassé la secte méthodiste, l'avaient rejetée depuis un an. Ils étaient, sans doute, du nombre des 500 *convertis* que MM. Lee et Perkins avaient gagnés en janvier 1840, et qu'ils avaient signalés dans un journal de New-York; comme si écouter quelques-unes de leurs paroles et assister pendant quelques jours à leur *prière*, était chose suffisante pour constater la *conversion* d'un sauvage. Mr. Ermatinger, arrivant du pays des serpens, me remit une lettre du révérend Mr. de Smet qui m'annonçait l'arrivée de trois Pères Jésuites chez les Têtes-plattes. Heureuse nouvelle!

Le 20, les sauvages firent les préparatifs pour le départ ; ils laissaient les campemens d'été pour aller hiverner sur les isles de Vancouver où le froid est moins rigoureux et la chasse plus abondante. Je suivis ces émigrés au bas de la chute, où ils devaient passer quelques jours avant d'avancer plus loin. Tous les jours il me fallait faire la visite des loges. Cette tâche m'était imposée par l'indifférence d'un grand nombre qu'il fallait aller chercher pour les amener à l'instruction. Les fièvres affligeaient cette tribu et je manquais de remèdes. Les malades avaient recours à une vieille femme qui passait pour habile à guérir. La vieille se chauffait les mains, les appliquait sur les malades, les approchait ensuite de sa bouche et produisait des sons et des sifflemens étranges. Le pus qui sortait de sa bouche était rejeté avec le même appareil ; c'était là, prétendait-elle, le mal du patient. Elle gagnait sa vie par ce métier qu'elle exerçait sans bruit ; mais on me dit que les charlatans faisaient ordinairement un tintamarre effroyable pendant des jours et des nuits entières, accompagné de mille gestes et contorsions qui doivent servir à la guérison du malade. Il sera difficile de faire cesser ce désordre ; car les sauvages ont foi dans les paroles des charlatans ; mais malheur au médecin si le malade meurt, car il est accusé de l'avoir tué, et sa vie est en danger.

Tamakoun, dont j'admirais la docilité et la confiance, passait des veillées entières à parler de religion avec moi. Il me dit qu'il n'avait été que deux dimanches écouter le ministre Perkins, et qu'ayant vu notre échelle dès 1839, il s'était

constamment refusé ensuite à toutes les promesses du parti méthodiste.

Les sauvages étant sur le point de se remettre en route, il fallait terminer ma mission ; en sorte que pour la rendre plus fructueuse, j'étais obligé de réitérer mes instructions et de les prolonger des trois heures de suite. Après avoir distribué plusieurs *échelles chronologiques* qu'il me fallait faire pendant la nuit, tant que jeus de la chandelle, je fis mes recommandations ordinaires pour les prières, regrettant de n'avoir plus de chapelets à distribuer. Le chef qui déjà était depuis long-temps pourvu d'une cloche pour l'appel, reçut une échelle dont il était chargé de donner l'explication. Quoique peu fermes dans les prières, mes catéchumènes savaient au moins faire le signe de la croix en leur langue et réciter l'offrande du cœur. Ils nommaient les sacremens, récitaient les paroles du baptême, et avaient même appris à chanter 5 cantiques en jargon. Quelque faibles que fussent ces commencemens, j'avais cependant à remercier le ciel de ce que j'avais fait. Je me flattais que la prière ne ferait que fortifier le mur de séparation que ma mission avait élevé entre ces sauvages et le *methodisme* ; et que cette modique mais divine semence que j'avais jetée, en passant, produirait plus tard au centuple.

J'estime le nombre des sauvages de cette mission de 150 à 200. Je n'eus pas le temps d'en faire le dénombrement. Je laissais 34 enfans baptisés : les adultes n'étaient pas encore assez

instruits pour recevoir cette faveur. Tamakoun seul le méritait ; mais sa femme n'étant pas suffisamment instruite, je me réservai de les baptiser l'un et l'autre, et de les marier ensuite, dans le cours de l'hiver ; ce que je n'ai pas encore pu exécuter.

Le 27, qui était le dixième jour de ma mission aux Cascades, fut celui de mon départ. Je laissai aux malades toutes mes provisions : je distribuai de la poudre et des balles aux plus distingués, et je me mis en route. Sur la fin du jour, j'arrivai à Vancouver où j'eus le plaisir de rencontrer Mr. le gouverneur McLaughlin qui me montra une lettre qu'il venait de recevoir du R. P. de Smet ; et en retour de politesse je lui communiquai celle que j'avais reçue de ce respectable missionnaire.

Seconde mission à la Tlackemas.

Le 30 septembre, je faisais mon entrée au village de la Tlackemas aussi glorieusement que la première fois. Pendant que j'élevais ma tente, j'entendis des cris et des pleurs ; on me dit qu'un sauvage venait de mourir. Je n'étais donc venu que pour être témoin du seul malheur qui touche un missionnaire, la perte d'une âme ! Car cet homme n'avait jamais vu de prêtre. Je cours cependant vers la loge ; je m'approche du lit ; mais, grâce au ciel, en le découvrant, je m'aperçois qu'il respire encore. Je fais mettre tout le monde à genoux, et nous récitons le petit

chapelet : *Jésus, Marie, Joseph*, la réponse étant : *beaucoup pauvres, nous, c'est-à-dire, ayez pitié de nous.* Je dis les litanies de la Ste. Vierge et la prière de St. François-Xavier ; puis voilà que le malade commence à m'entendre : je l'instruis à la hâte, et je le baptise en glorifiant Dieu. Il vécut encore quatre jours après avoir reçu cette faveur.

L'ennemi du salut avait semé l'ivraie dans le champ du père de famille, pendant mon absence. M. Waller avait continué de visiter ce poste *tous les dimanches.* Je trouvai les chefs Katamus et Wikaïte mal disposés d'abord ; mais ils ne tardèrent pas à venir à de meilleurs sentimens. C'est ainsi que, faute d'ouvriers évangéliques qui puissent visiter régulièrement les différents postes, nous sommes exposés à perdre, pendant notre absence, les fruits d'une laborieuse mission.

Le 2 octobre fut un jour bien solennel par la plantation d'une grande croix en présence des sauvages. Après quelques mots d'explication, j'allai baiser le signe de notre rédemption ; quelques-uns m'imitèrent ; mais à leur air d'indifférence, il était facile de s'apercevoir que ces pauvres gens ne connaissaient pas le mystère d'amour d'un Dieu mort en croix pour nous.

Les jours suivans, les instructions furent peu fréquentées. Le 6, je rassemblai les chefs pour leur faire part de la menace qu'avait faite Mr. Waller de renverser ma maison si je bâtissais dans leur village. Ce fanatisme du ministre excita le zèle des sauvages qui se mirent à travailler

avec ardeur, transportant le bois de la chapelle sur leurs épaules, de 15 arpens de distance. Ce succès ranima mon courage. J'aperçus un renouvellement de ferveur chez mes catéchumènes qui assistèrent en plus grand nombre à mes instructions.

Mr. Waller apprenant que les sauvages bâtissaient, vint me trouver avec deux témoins, et me marqua son étonnement de ce que j'empiétais sur ses droits, disait-il, en bâtissant sur son terrain. Il me fut facile de le mettre en contradiction avec lui-même et aux prises avec les sauvages dont les chefs l'accusèrent hautement de les avoir trompés, et lui reprochèrent d'avoir enlevé toute la récolte sur un terrain qu'ils ne lui avaient permis d'enclore qu'à condition qu'ils en auraient leur part. Après avoir reçu bien des reproches de la part des sauvages, il se retira confus, mais non rebuté; car il tâche de nuire à mon ministère, en toute occasion.

Le dimanche, il y eut peu de monde à l'office du matin; mais je parcourus les loges, et par mes instances et mes supplications, je réussis à en réunir un assez bon nombre pour l'instruction du soir. Ayant consulté *Pophoh* sur les causes de la négligence apparente des sauvages, il me dit que ce n'était rien; que tous ses gens étaient fermement attachés à la religion, qu'ils l'aimaient et ne l'abandonneraient jamais. Cette réponse me rassura un peu; et j'attribuai cet air d'indifférence, cette insouciance des sauvages pour les instructions, à leur caractère paresseux.

Cependant le chef *Wickaïte*, ayant fait une harangue pour blâmer les sauvages de leur négligence à travailler à la chapelle, fut écouté et ranima le zèle qui déjà s'était refroidi. *Katamus* fit informer *Wéramus* et *Tamakoun* de sa conversion. *M. Waller*, se voyant tout à fait abandonné, menaçait de s'en aller chez les *Flatraps*.

Dans l'espace de onze jours, malgré l'indolence de mes sauvages, j'avais réussi, à force de visites et d'instructions, à leur montrer le signe de la croix, l'offrande du cœur, les paroles du baptême, le nom des sacremens et le chant de cinq cantiques. Ils avaient besoin d'être affermis sur le reste. *Pophoh* était chargé de diriger les exercices pendant mon absence. Mais hélas! pouvais-je espérer que mes néophytes seraient plus actifs à s'instruire et plus fervens quand je serais parti qu'ils ne l'étaient en ma présence? Quoiqu'il en soit, j'avais à remercier Dieu du bien que j'avais opéré parmi ces infidèles. Je ne méritais pas d'avoir un plus grand succès.

Le 12, après avoir partagé entre les malades et les chefs ce que j'avais de provisions, je partis, laissant mes chers sauvages sous la protection de *Marie*. Je confiai aussi à cette bonne mère le soin des enfans que j'avais régénérés par le baptême. Le nombre de 11 baptisés pendant cette mission, joint à celui de 30 qui l'avaient été précédemment, donnait un total de 41. J'espérais que Dieu aurait pitié de cette famille pour le salut de laquelle son Fils avait bien voulu sacrifier sa vie. Je partis pour *St. Paul*, et je ne m'arrêtai qu'un

instant à la chute pour témoigner aux sauvages le regret de ne pouvoir alors leur donner de mission.

Depuis mon départ de la Tlackemas, Pophoh est venu passer 8 jours à St. Paul avec quelques autres pour se perfectionner dans la chant et la récitation des prières, etc. J'ai eu la consolation de les voir partir possédant bien leurs prières et capables de réciter le chapelet de la Ste. Vierge. C'est dans le mois de janvier 1842 que les sauvages ont commencé à louer Marie par la récitation du chapelet en son honneur.

Voilà, Monseigneur, où nous en sommes avec les infidèles, malgré le peu de temps que nous avons à leur donner. Que serait-ce si nous pouvions les suivre comme les heureux habitans du Canada? On en ferait bientôt de parfaits chrétiens. Leurs mœurs ne sont pas dissolues. Les femmes sont fidèles à leurs époux et les jeunes gens assez retenus. La longueur des instructions les fatiguait; mais il fallait bien les prolonger: j'avais si peu de jours à passer parmi eux. Ils les suivront avec plus de goût, dès que les circonstances me permettront d'en agir autrement. De tout côté la moisson est mure et abondante. *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* Nous attendons en grande hâte de nouveaux ouvriers pour nous aider à étendre le royaume de N. S. J. C.

“ *Regi sæculorum immortalis honor et gloria in sæcula sæculorum. Amen.* ”

Voyage à Cowlitz.

Ce ne fut que le 15 novembre que je pus laisser St. Paul pour me rendre à Cowlitz. Ce voyage fut de 39 jours. Sir George Simpson me rendit visite le 17 à Vancouver, et m'annonça qu'il y aurait un passage pour 2 prêtres sur les canots de 1843. Il manifesta le désir de visiter le Wallamette, pour y rencontrer les habitans, ses anciens serviteurs. Le dimanche, il entendit messe et vêpres, comme aurait fait un bon catholique. Il me parut satisfait du bon état de notre petite colonie et des progrès que nous avons faits. Il dîna chez moi, et j'allai souper à sa tente. Le lendemain j'étais en route avec lui dans une berge montée par 16 nageurs. Le 22 nous fûmes rendus de bonne heure à Vancouver. Je tâchai de le convaincre de la nécessité des prêtres catholiques dans le pays et de l'inutilité des ministres: ce qui n'était pas difficile à apercevoir par la comparaison de nos progrès avec les leurs. Il me pria de lui donner un état de la population de Wallamette et de Cowlitz. Voici l'état que je lui donnai:

A Wallamette:

100 familles, dont 60 catholiques et 40 protestantes.

500 âmes, dont 350 catholiques et 150 protestantes.

A Cowlitz:

12 familles, 60 âmes catholiques.

Sir George me promit qu'il allait écrire à Londres pour recommander le passage de deux

prêtres et de huit engagés pour le service de nos missions (*).

Je mis trois jours à monter à Cowlitz où Mr. Demers me reçut à bras ouverts, le 1er. décembre, et d'où je repartis le 7. Après bien des contre-temps et des dangers, j'arrivai, le 18, à la Tlackémas. Ayant appris que Mr. Perkins était arrivé chez Mr. Waller, je me hâtai d'aller visiter mes sauvages que je réunis au nombre d'une quarantaine au pied de la croix, tandis que MM. les ministres Perkins et Waller priaient debout sur un petit tertre, n'ayant avec eux que deux ou trois sauvages. Le contraste était frappant. Tous les chefs étaient de mon côté. Aussi les ministres, voyant qu'il n'y avait rien à gagner pour eux, se retirèrent-ils, après avoir été témoins du triomphe de la croix sur leur insignifiante et froide cérémonie. Ils ont inutilement employé *tous leurs talens et tous leurs moyens de persuasion*, pour entraîner Pophoh dans leur parti; mais il est demeuré ferme. " Non, leur a-t-il répondu, c'est fini; je ne puis " changer; maintenant mes yeux et mes oreilles " sont ouverts, depuis que le prêtre m'a parlé. " Vos pères autrefois n'étaient-ils pas catho- " liques? Qui a fait votre chemin (religion)? " N'est-ce pas des hommes comme moi? " Quel droit avaient-ils de changer ce que J.-C.

(*) Un passage a été offert à deux prêtres, à six hommes devant être employés les uns comme ouvriers et les autres comme fermiers, et à deux femmes capables d'enseigner à filer, à carder et à fabriquer l'étoffe. Il a été accepté avec reconnaissance pour les engagés; mais il n'a pas été possible d'en profiter pour des prêtres qui sont malheureusement trop rares en Canada pour qu'on en puisse détacher un nombre proportionné aux besoins de cette mission lointaine.

" avait fait long-temps auparavant, et d'abolir ce " qui était bon?" Une autre fois il leur disait : " Eh bien ! prenez-moi, faites-moi mourir en croix " comme les Juifs ont fait mourir J.-C. ; mais je " ne changerai jamais."

Je me remis en route le 20, fort satisfait de mes sauvages, mais l'esprit extrêmement inquiet à cause des dangers que nous avions à courir. Les eaux s'étaient considérablement accrues depuis le 16; je redoutais beaucoup les isles de pierre dont les courans étaient devenus extrêmement rapides. Nous avons vu défilér 4 à 5 arpens de branches et de troncs d'arbres entraînés par les eaux avec un fracas épouvantable. Pendant que je montais par terre pour alléger le canot, mes gens cotoyaient le rivage en saisissant les branches d'arbres pour s'aider contre le courant. Tout à coup la branche que tenait le conducteur casse : les autres lâchent prise : le canot embarde : la pince de derrière s'étant embarrassée sous un arbre penché au-dessus de l'eau, le fait chavirer, et dans un clin d'œil les huit hommes qui le montent disparaissent à mes yeux, au milieu des eaux, emportés par le courant et faisant entendre des cris lamentables. Un seul était baptisé ! je tombe à genoux, la face contre terre ; je prononce les saints noms de Jésus, Marie, Joseph ; je fais vœu de cinq grand' messes. Bientôt j'aperçois un Canadien nommé Bernier, sortant de l'eau avec un sauvage ; il saute aussitôt dans l'autre canot, avec un des sauvages qui étaient restés à terre, pour voler au secours de ses compagnons. Enfin, grâce à la divine providence, tous furent sauvés.

J'avais perdu par cet accident des effets pour la valeur de £25, y compris notre canot qui n'était pas en état de servir. Des ballots de commissions et une cassette contenant les vases sacrés, mes livres, &c., furent heureusement sauvés. Nous demeurions sans vivres : Wéramus nous apporta du saumon; je l'invitai à venir me voir pour être payé de sa générosité; c'est ce qu'il ne manqua pas de faire peu de temps après avec un bon nombre des siens qui s'en retournèrent chargés de farine et de pois. Après avoir mis deux grandes heures à faire 20 arpens à travers les rochers, les rapides, les arbres et les embarras de toute espèce, nous arrivâmes, sans autre accident, en haut des isles de pierres, auprès d'un bon feu qui nous avait été préparé sur la rive gauche du Wallamette. Le 23, à quatre heures de l'après-midi, j'étais heureux de me retrouver dans ma chapelle, pour remercier le Seigneur de nous avoir protégés si merveilleusement à l'heure du danger.

C'est avec bien de la répugnance que je laisse partir ce rapport; mais le temps ne me permet pas d'en faire une seconde copie. Veuillez donc, Monseigneur, user d'indulgence envers son auteur, et croire que c'est pour obéir à vos ordres que je me décide à l'envoyer tel qu'il est. Puisse-t-il être de quelque utilité, et faire connaître à Votre Grandeur le poids du fardeau dont nous sommes chargés à la Colombie. Je ne demande pas à en être déchargé, mais d'être soutenu par le secours de vos prières, afin de pouvoir en supporter toute la pesanteur pour la plus grande gloire de Dieu et l'avantage de la

sainte église catholique, dont je suis un membre si pauvre, si faible et si infirme.

Lettre de Mr. Demers à Mgr. l'évêque de Québec.

Fort Vancouver, 18 mars 1842.

Monseigneur,

J'ai reçu, le 26 novembre dernier, la lettre que Votre Grandeur m'a fait l'honneur de m'écrire le 17 avril précédent. Je suis tout confus des sentimens qu'elle veut bien entretenir à mon égard, et je ne saurais trop lui en témoigner ma reconnaissance. Ces paroles d'un père tendre ont porté la consolation dans mon cœur, et ont renouvelé mon courage qui avait besoin de ce secours pour ne pas faillir au milieu de nos travaux et de nos difficultés.

Ces travaux, Monseigneur, qui intéressent si vivement votre sollicitude, vont devenir bientôt moins pénibles pour nous, puisque des confrères pleins de zèle sont déjà probablement en route pour venir les partager. Le ciel a enfin exaucé nos vœux et nos prières: je l'en bénis de tout mon cœur.

Je n'ai pas été exposé à me perdre dans les prairies, cette année, comme je l'ai été dans la mission que je fis, il y a deux ans, dans le haut de la Colombie. J'ai dirigé mes pas vers des peuples auxquels la bonne nouvelle du salut

n'avait pas encore été annoncée, et je me suis rendu jusqu'à la rivière Fraser, sur laquelle est bâti le fort *Langley*, où je fus reçu avec tous les égards possibles par Mr. James Yale qui en est chargé. Chez tous les sauvages que j'ai rencontrés, j'ai trouvé un empressement et un zèle admirables pour les choses du ciel. Plus d'une fois j'ai gémi sur la pénurie où se trouve cette mission d'ouvriers évangéliques. Que de bien s'y ferait si les prêtres s'y trouvaient en assez bon nombre pour profiter des bonnes dispositions des pauvres sauvages qui l'habitent ! Je ne répéterai pas ici les détails de mon voyage. Les ayant envoyés, en décembre dernier, à Mgr. l'évêque de Juliopolis, j'ai lieu de croire qu'ils seront transmis par ce prélat à Votre Grandeur, quelque peu présentables qu'ils soient.

Les succès dont le Seigneur a bien voulu favoriser ma mission à la rivière Fraser sont plus que suffisans pour m'engager à y retourner encore en juin ou en juillet prochain. Peut-être irai-je un peu plus loin, s'il n'y a pas d'imprudences à le faire ; car je sais qu'il y a du danger de ce côté-là. J'ai conçu quelque espérance pour les *Yougletas*. Qui sait si cette nation féroce ne viendra pas à s'humaniser ? et qui peut les amener à cet heureux changement, sinon la vertu toute puissante de la parole de Dieu et la connaissance de son saint nom.

Je termine, Monseigneur, en sollicitant votre bénédiction pour votre pauvre missionnaire, et en vous suppliant de redoubler vos prières en sa

faveur, afin qu'il se soutienne au milieu des dangers auxquels il est exposé.

J'ai l'honneur, &c.

M. DEMERS, Ptre. Mis.

Extrait d'une lettre de Mr. Demers à Monseigneur de Juliopolis, datée de Cowlitz, 10 novembre 1841.

.....

Je saisis encore cette occasion pour rendre compte à Votre Grandeur d'une mission que j'ai faite dans la baie de Nesqually et sur la rivière Fraser, au fort *Langley*, situé sur le 50e. degré de latitude. Je quittai ma résidence de *Cowlitz* le 11 août, accompagné d'un canadien vieux et infirme qui m'avait prié de le prendre à mon service pour le voyage. Je ne fis qu'un court séjour à *Nesqually*, où je ne trouvai d'ailleurs qu'un petit nombre de sauvages, et je me rendis chez les *Sokwamishs*, où je passai quelques jours à les évangéliser. Mr. Blanchet avait naguères visité cette nation, dont le chef *Tslalakum* est si distingué par son esprit, sa générosité et sa franchise. Cette mission de l'année précédente avait produit d'heureux résultats, et j'éprouvai beaucoup de consolation à cultiver cette vigne, encore brute, à la vérité, mais qui promet beaucoup de fruits pour l'avenir.

Je désirais rencontrer plusieurs nations, qui se réunissent d'ordinaire dans le cours de juin ou de juillet sur l'isle à la croix, autrement appelée *Widbey Island*, pour y faire la récolte d'une racine qu'ils appellent *karnace*; et d'autres peuplades occupées alors à la pêche du saumon, ou restées dans leurs forts. Mais, ô faiblesse humaine! comment suffire à la culture d'un si vaste champ? D'un autre côté, l'esprit de ténèbres qui voyait son empire attaqué et chancelant, faisait jouer ses batteries. C'est ainsi que j'explique les rumeurs sinistres qui s'élevaient sur l'issue de mon entreprise. Les *Kawitshins*, qui habitent le bas de la rivière Fraser, devaient tuer le prêtre aussitôt qu'ils le rencontreraient. Les Yougletas étaient sur le point de faire une de leurs cruelles incursions. Vous savez que cette nation fort nombreuse, qui habite le bord de l'océan, proche de l'embouchure de la rivière Fraser, est féroce et antropophage. Elle est la terreur des autres nations, qu'elle pille, massacre et réduit en esclavage. Plusieurs fois même, ces sauvages poussèrent l'audace jusqu'à tenter de s'emparer du bateau à vapeur que la compagnie emploie à la traite le long des côtes. On disait en sauvage que les Yougletas *avaient limé leurs canots*, pour fondre dans la baie.

Quoiqu'il en soit, le brave Tslalakum voulut m'accompagner et me conduire même dans son grand canot de bois. Nous traversâmes donc la baie, pour visiter les Snohomishs, qui avaient eu le bonheur de participer aux instructions de Mr. le grand-vicaire Blanchet, l'année précé-

dente, sur l'isle à la croix. A peine avions-nous mis pied à terre, que tout fut en mouvement dans la bourgade. La réjouissance fut universelle; on s'empressa de nous apporter du saumon et des patates en abondance. Tant de beaux sentimens dans un peuple sauvage, à la vue de l'humble représentant de Jésus-Christ, me faisaient gémir sur moi-même. Choisi par le Seigneur pour annoncer la bonne nouvelle aux gentils, je n'avais pas, comme l'apôtre, un aréopage à convertir, et des savans à instruire; mais un pauvre peuple docile et ravi d'ouvrir les yeux à la lumière. Dieu voulait tout opérer par la puissance seule de sa grâce, et montrer à l'homme qu'il n'a pas besoin de son ouvrage. J'avais baptisé 17 enfans chez les Sokwamishs, j'en baptisai 38 chez les Snohomishs, et je me séparai d'eux le jour suivant; après avoir distribué des médailles et des croix d'étain, que j'avais faites, faute d'autres plus convenables. Trois chefs témoignèrent le désir de se joindre à nous pour le reste du voyage, et je ne demandais pas mieux. La bienveillance de mes bons sauvages se manifesta encore d'une manière bien sensible pour mon cœur, au moment du départ. Le rivage fut bordé d'une foule immense dont la piété naïve adressait des vœux au ciel pour le succès du voyage. "Allez, nos frères, criaient-ils à mes compagnons, ne craignez pas; notre papa le prêtre est avec vous. Il va parler au grand chef d'en haut (Dieu). C'est pour lui que vous exposez votre vie. Si vous perdez la vie, vous serez heureux de la perdre pour lui, et avec notre papa." Nous étions loin du rivage, et nous entendions encore ce concert tou-

chant de bénédictions, dont les accens auront sans doute monté jusqu'au trône du tout-puissant. C'était le soir du 21 août, et nous jugeâmes prudent de marcher pendant la nuit, pour dérober notre passage aux ennemis que nous redoutions. Nous fîmes quelques heures d'une navigation fort ennuyeuse ; et le sommeil s'emparait de mes yeux, lorsque nous entendîmes, à une certaine distance, un cri menaçant, qui nous fit craindre d'être tombés dans une embuscade. Bientôt un second, puis un troisième cri, partirent de différentes directions. Mon équipage électrisé se dispose à tout événement ; les fusils sont chargés et placés sous la main ; les rames effleurent l'eau sans bruit ; nous voguons avec rapidité dans un morne silence pendant quatre heures éternelles, et nous en fîmes quittes pour la peur ; au jour nous étions chez des amis, au fort des *Skadjats*.

Ce poste est comme les autres forts, entouré de pieux fort longs, pour le préserver des incursions des *Yougletas*. Nous y fûmes reçus avec empressement. C'était le dimanche ; une place fut choisie pour le lieu des assemblées ; une chapelle dressée et ornée, et le saint sacrifice offert pour la première fois sur cette terre, en présence des sauvages agenouillés et chantant des cantiques, qu'ils avaient appris des nations voisines. Je les instruisis, comme les autres, par interprètes et à l'aide d'une vaste échelle historique que je déployai à leurs regards étonnés. *Dabit fructum in tempore suo*. Je baptisai 132 enfans, sur l'un desquels Dieu voulut faire éclater sa grande miséricorde. Cet enfant, âgé

d'environ sept ans, était tombé du haut d'une loge, et s'était blessé dangereusement. Ses parens, en me le présentant, me dirent qu'il n'avait pas été baptisé, et je leur fis entendre que je le baptiserais bientôt. Cependant, après quelques instans donnés à l'instruction, j'entendis des cris et des chants qui me firent présumer, comme il n'était que trop vrai, que ces malheureux se livraient à leur superstitieuse *médecine*, pour guérir ce petit malade. Je cours vers eux, et tout en ménageant leurs préjugés, je leur exprimai ma peine et mon indignation de ce qu'ils avaient commencé la *médecine* sans m'en prévenir. Malgré ce que je pus dire pour leur en prouver l'impiété et l'absurdité, la *médecine* continua, et je fus obligé de m'éloigner. Le lendemain, comme j'allais voir l'enfant, j'appris qu'il était mort. Mon pauvre cœur fut comme écrasé et moulu sous un énorme poids. Mon Dieu, que vos jugemens sont terribles ! Je m'en retournais plongé dans une amère douleur, lorsqu'une voix intérieure sembla me dire que tout n'était pas désespéré. Je reviens sur mes pas, et en effet, l'enfant était encore à l'agonie ! Je manifestai alors mon indignation sans ménagement ; je parlai en maître, et sans attendre le consentement des parens, je versai l'eau régénératrice sur la tête du moribond, et quelques minutes après il était dans les bras de son Sauveur. Puisse-t-il se souvenir de l'indigne instrument dont Dieu s'est servi pour lui ouvrir les portes du ciel !

Avant de quitter ce poste, je rassemblai les petits enfans que j'y avais baptisés, dans l'intention d'édifier leurs parens, et pour faire renouveler

à ceux qui en étaient capables les promesses de leur baptême. Je leur demandai s'ils étaient contents d'avoir été faits enfans de Dieu? s'ils oublieraient et rejetteraient la parole du prêtre quand ils seraient devenus grands? s'ils rejetteraient le mal pour toujours? Ils répondirent avec un bon sens et une naïveté touchante: "Oui, nos cœurs sont contents. Jamais nous ne rejeterons papa le prêtre; il a lavé nos cœurs. Nous rejetons le mal pour toujours; nous sommes fiers de porter la croix; nous ne lui ferons point honte." Heureux habitans des déserts, puissiez-vous en effet révéler toujours cette religion sainte qui a civilisé le monde! Puisse-t-elle recevoir au milieu de vous le tribut d'honneur et de respect que lui refuse trop souvent la science orgueilleuse et abâtardie de la civilisation!

Après avoir distribué les présens d'usage, je quittai ce poste sur la fin du jour, et le lendemain, à six heures du matin, j'étais chez les Wholerneils. Deux des premiers chefs Skadjats s'étaient joints à nous, et mon équipage se composait alors de sept grands chefs, animés d'un entier dévouement à mes ordres. Une si noble escorte était bien propre à inspirer aux sauvages une haute idée du caractère distingué du grand chef des français, de *papa le plète*, comme ils l'appellent. J'en augurais de grands avantages pour le salut des âmes, et j'en bénissais la divine providence.

Nous fûmes reçus par les Wholerneils avec des transports inusités, et un enthousiasme qui m'hu-

miliait. Le poisson frais, fumé, séché, et même tout cuit tombait à nos pieds, comme un averse. On se pressait, on se poussait pour voir le prêtre, tout était en mouvement. Ah! monseigneur, *surabundo gaudio*. Je n'ai pas le mérite des tribulations de la terre. Saints missionnaires de la Chine, que ne puis je baiser vos pieds, et cette terre arrosée de vos sueurs et de votre sang! C'est bien vous qui êtes des agneaux envoyés au milieu des loups; et vous avez les caractères des apôtres de Jésus-Christ. *Tribulationes vos manent*. Ici l'on m'honore, on me fête, et je n'aurai pas à offrir au Père éternel une seule goutte du calice amer dont a été abreuvé son Fils mon divin rédempteur.

Les femmes n'étaient pas encore toutes sorties du bois où elles se refugiaient pendant la nuit; dans la crainte d'une surprise de la part des Yougletas: ce qui fait comprendre la terreur que ces sauvages féroces inspirent aux autres nations. Les Kawitshins, qui ne sont qu'à une faible distance des Wholerneils, ayant eu connaissance de mon arrivée chez cette nation, me députèrent un de leurs chefs, dont les bienveillantes dispositions me rassurèrent parfaitement sur le prétendu complot de m'assassiner dont on les avait soupçonnés. Ainsi se dissipèrent les nuages qui me présageaient des tempêtes. Tous ces sauvages n'avaient jamais vu de missionnaires, et cependant ils savaient faire le signe de la croix, et chanter des cantiques qu'ils avaient appris des nations de leur voisinage. Je baptisai 71 enfans que les parens me présentèrent avec empressement. Vous voyez, monseigneur, combien la moisson est

grande! *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.*

Quand nous quittâmes ce poste, un chef des Skadjats avait pris le devant pour avertir les habitans du fort Langley de l'arrivée prochaine du missionnaire. Nous avons quitté le rivage, et notre esquif était emporté rapidement sur l'eau par le bras vigoureux de mon illustre équipage, lorsque nous fûmes accostés par un autre canot qui conduisait un grand chef des Tlalams, tribu nombreuse qui habite le long de la baie, proche de l'océan. Personne ne m'ayant dit le rang de ce personnage, je ne fis que peu d'attention à lui, et il en fut piqué. Il s'éloigna même en murmurant assez haut contre mon défaut de politesse. " Son cœur n'est pas bon, disait-il ; je suis venu exprès pour le voir, et il ne daigne pas me saluer, ni m'adresser un mot de politesse." Soupçonnant quelque mal-entendu, je questionnai mes guides, et sur leurs explications je le rappelai sans être certain qu'il voulût revenir sur ses pas. Il revint pourtant, fut satisfait de mes excuses, reçut mes présens, et me présenta le plus beau saumon qu'il eut dans son canot. Cette aventure me fit comprendre l'importance de ménager la susceptibilité des chefs et de m'attirer leur considération, pour gagner à Dieu les tribus qu'ils gouvernent. J'arrivai sur le soir à l'entrée d'une anse ou vaste baie, appelée Biret-bay, où mes guides me dirent que nous avions à faire un pénible portage avant d'arriver à une prairie où se trouve la ferme du poste ou fort Langley. En effet, le jour suivant, nous marchâmes péniblement pendant dix heures, et nous arrivâmes

épuisés de fatigue à l'entrée d'une prairie où je rencontraï un canadien qui m'attendait avec un cheval. La ferme est à trois milles du fort, et j'y fus reçu avec des témoignages touchans d'affection et de respect par un autre canadien, nommé Lafleur. La vue d'un prêtre produit toujours sur nos braves compatriotes réfugiés dans ces régions lointaines, un effet magique qui réveille en eux le souvenir chéri de la religion et de la patrie, et remue leurs cœurs, comme si le Dieu qu'ils ont connu autrefois venait les chercher, pour les ramener au berceau de leur enfance. Mr. Yale commandant du fort envoya des hommes avec des chevaux pour transporter notre bagage, et j'arrivai enfin à ce poste où je fus reçu avec pavillon hissé et au bruit de sept coups de canon. Ce fut une solennité brillante. Je reçus de Mr. Yale un accueil tel qu'on peut attendre d'un homme de mérite et d'un esprit élevé. Cinq ou six cents sauvages m'entourèrent à l'instant, et j'eus peine à m'arracher du milieu d'eux pour entrer dans le fort, qui, détruit en 1840 par un incendie, fut depuis rebâti sur un plan plus vaste et plus beau. Une vingtaine d'hommes y sont employés à des travaux d'agriculture, dont huit canadiens, un iroquois, et les autres Kanaks, habitans des îles Sandwich ; tous ayant femmes et enfans à la façon du pays. J'y baptisai 15 enfans, y compris ceux de M. Yale, et je donnai des instructions aux autres plus âgés qui ne savaient pas même l'oraison dominicale.

Cependant je me devais principalement aux sauvages qui arrivaient de tout côté. Aussi je consacrai tout mon temps à leur instruction. En-